

JOURNAL PARAISSANT DEUX FOIS

PAR SEMAINE,

les Jeudi et Dimanche.

BUREAU : rue du Cadran, 24.

DEPOT audit bureau et rue Gît-le-Cœur, 4.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	Paris.	Départemens.	Etranger.
Trois mois.	2 25	4 »	6 »
Six mois.	4 25	7 25	11 »
Un an.	8 »	14 »	22 »

Les articles envoyés au Journal doivent être signés.

(Affranchir.)



JOURNAL PARAISSANT DEUX FOIS

PAR SEMAINE,

les Jeudi et Dimanche.

BUREAU : rue du Cadran, 24.

DEPOT audit bureau et rue Gît-le-Cœur, 4.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	Paris.	Départemens.	Etranger.
Trois mois.	2 25	4 »	6 »
Six mois.	4 25	7 25	11 »
Un an.	8 »	14 »	22 »

Les articles envoyés au Journal doivent être signés.

(Affranchir.)

LE GAMIN DE PARIS.

GAITÉ.

DRAPEAU DU PEUPLE : FRATERNITÉ, ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

FRANCHIES.

PARTIE OFFICIELLE.

DÉCRETS.

Le Gamin de Paris décrète :

1° L'Assemblée nationale, le *Lampion*, le *Canard* et autres journaux de la même farine seront tenus de ne fumer que le cigare, afin de conserver le droit de signaler au mépris du peuple, comme d'infâmes culotteurs de pipes, Caussidière, Sobrier, Flocon et autres brigands ;

2° Dans tous les cas, ce chef d'accusation ne pourra être reproduit qu'une fois dans chaque numéro des susdits journaux ;

3° Le poète beurre rance Arsène Houssaye ne fera plus rimer terre avec éclatant, Jésus-Christ, arché, sacré, ivresse et pain. (Voyez l'Artiste.)

4° Le citoyen neveu de son oncle, Louis-Napoléon Bonaparte, embrassera sur sa joue la moins laide le rédacteur de l'Assemblée nationale, qui lui fait journellement de bonnes petites réclames. Il lui enverra un œuf d'aigle monté en broche sur son bâton de constable ;

5° Le neveu précité renoncera à l'espoir d'accomplir son devoir entiers sa naissance ; il ne tentera plus, par toutes sortes de moyens, de reprendre la couronne (Voir le *Moniteur* du 28 septembre 1840) ;

6° Aux prochaines élections, les citoyens Chambolle et Pérée (du *Siècle*) renouvelleront la farce de leurs derniers bulletins ;

7° Le citoyen Thoré tâchera de faire des tartines politiques au moins supportables. Il entendra les intérêts de son journal, et ne prendra la plume qu'à la dernière extrémité ;

8° Le citoyen Georges Sand nous donnera un nouveau roman pour nous remonter un peu l'esthétique ;

9° Le gamin de Paris corrigera les épreuves et abrégera considérablement les comptes-rendus de l'Assemblée.

Le Gamin peint par lui-même.

Le Gamin a combattu. Maintenant il écrit, il fait un journal — un journal qui a du succès et qui donne du tintouin au citoyen Emile de la Presse. — Le Gamin n'est pas bête. Il a toujours été républicain. Peut-être est-il aujourd'hui le seul qui le soit. En 1830, il descendit plus de

Suisses et de gardes royaux, qu'il n'y a de pepins dans une poire.

Plus tard, en 1837, le Gamin se promenait dans la rue Béthisy en mangeant pour un sou de pommes de terre frites. Il fut éclaboussé du sinapisme aux orteils par un cabriolet qui passait au galop, et dans lequel se prélassait un obèse et rubicon curé. Sur-le-champ le Gamin entre en colère et improvise le quatrain suivant :

Un prêtre en voiture, un prêtre !
Vraiment cela fait pitié,
Quand on pense que leur maître,
Jésus-Christ, allait à pié !

Le Gamin a toujours souffert. Il a le sentiment de sa valeur physique et morale ; il s'indigne de voir un tas de chenapans se goberger à ses dépens, et il dit et il répète :

Il faut pourtant que ça finisse ! il faut que moi, Gamin, qui suis fils du bon Dieu tout comme M. Bonaparte ou M. Marrast, quoique je ne sois ni prince ni maire de Paris, il faut que je vive, il faut que j'aie du pain de seigle, du cervelas et des pommes de terre frites. Sacrebleu ! il me semble que voilà un raisonnement logique.

Ils disent que je ne sais ni A ni B, que je suis ignorant, et que j'ai mauvaise tête. Qu'est-ce que ça me fait ? Ça ne m'empêche pas d'être plus malin, à moi seul, que l'Assemblée nationale tout entière.

A preuve, c'est que je ne veux ni des Bourbons aînés, que j'ai chassés, ni des Bourbons cadets, que j'ai mis à la porte, ni de Louis Bonaparte, le constable, ni du citoyen Marrast, ancien pion et par conséquent très antipathique à tout gamin digne de ce nom.

Je veux la République ! Si on ne me la donne pas, je la prendrai ! Entendez-vous, monsieur Joinville ? Entendez-vous, monsieur Henri V, monsieur Bonaparte, M. Marrast ?

Ma candidature.

Citoyens électeurs et éligibles.

Je crois bien que vous m'avez oublié aux dernières élections, et pourtant j'avais fait une profession de foi sincère. Les quelques milliers de voix que j'ai obtenues sous le nom de Fouyou honorent les quelques milliers de citoyens bien pensant résidant dans le département de la Seine.

Je regrette seulement qu'ils ne soient pas plus nombreux.

Des gens soupçonneux, méfiants, complotomanes, veulent me faire croire que bien des noms inscrits sur les bulletins de vote ont été escamotés, comme dit Raspail, et qu'on m'a fait tort de 253,618 voix.

Cela se peut ; je me plais à le reconnaître.

Toutefois, je pense que ce qui m'a le plus nui, c'est la candidature du citoyen Napoléon le Petit.

Il a dit : Retire-toi de là, gamin, tu me portes ombrage. Tu t'es battu aux barricades pour la liberté ; nous ne pouvons entrer à la chambre par la même porte.

Et il m'a dit cela en son absence ; sans me prévenir il a pris ma place.

Tous ceux qui voulaient porter un grand homme hésitaient entre moi et lui ; mais je n'ai qu'un pierrot, il a un aigle : c'est ce qui a déterminé le choix en sa faveur.

En effet, comment hésiter entre un aigle et un pierrot ?... Un pierrot ! Un petit animal qui court les rues, qui mange dans la main du peuple, qui ne fait de mal à personne, fi donc !

Tandis que l'aigle, en voilà un bel oiseau de proie, qui habite les hautes régions ! Parfois seulement il se précipite sur quelque bestiole, et s'il ne peut la dévorer, il lui mange du moins la laine sur le dos.

Aujourd'hui que mon compétiteur a donné sa démission, je me mets de nouveau sur les rangs. Sous peu, je vous dirai les nouveaux titres que j'ai acquis à votre confiance.

FOUYOU.

Fouyou plaide la cause d'Alfred de Musset

DEVANT LE DOCTEUR DE L'INTÉRIEUR.

Citoyen docteur, t'as dégomme Alfred. La cause ? Parce qu'il n'était pas républicain avant de voir le jour ? Ni toi non plus. Parce que c'est un flâneur ? J'ai entendu dire que les beaux vers poussaient en plein vent. Parce qu'on ne le voyait jamais dans son fauteuil ? A la bonne heure, c'est un grief. Mais il fallait lui dire, à ce garçon : « Sous Louis-Philippe comme sous Louis-Philippe, sous la République comme sous la République ; il ne s'agit pas de ça : tu vas te ranger et tu garderas ta place. »

Alfred est un bon zig, je le connais : il aura

senti les nécessités du jour et se serait mis sur sa chaise. Il aurait bouquiné le soir pour enrichir sa bibliothèque; il aurait appris son catalogue, et on n'aurait plus été obligé de courir après lui pour lui faire émarger ses appointements.

Allons, docteur, tu n'as pas de motifs sérieux pour dégommer le camarade.

On dit que les savans n'aiment qu'une fois pas les poètes; mais tu ne peux donner ce motif-là, toi!

Peut-être n'as-tu jamais lu les blagues d'Alfred? Il a fait de bien mauvais vers; mais il en a fait de bien chouettes!

Croyez-moi, républicains de l'avant-veille, il ne faut pas qu'on dise que, n'ayant plus de Chéniers à guillotiner, vous voulez mettre les Muses sur le carreau.

Depuis longtemps, il est vrai, le génie fraternise avec la misère; mais il n'est pas indispensable que cela dure.

Nous n'avons pas de pain, laissez-nous nos poètes.

Un peu de poésie, s'il vous plaît!

Phryquothaulx.

Il est mort, ce bon Phryquothaulx! Un coup de pistolet lui avait fracassé le fémur dans la matinée du 24 février. Comme moi, comme bien d'autres, il avait tiré les marrons du feu pour messieurs Bethmont, Goudchaux, Marrast, Flotard *e tutti quanti*! Il est mort! Et nul ne s'inquiète de savoir s'il laisse une veuve, des enfans, une vieille mère!

Peuple, après avoir fait tant de révolutions pour autrui, n'en feras-tu pas enfin une pour toi-même?

On dit que nous allons avoir la guerre avec la Russie. Je ne la crains pas. Et toi, lecteur?

On me verra sur le Rhin, et peut-être plus loin. (Le citoyen Marrast restera à l'Hôtel-de-Ville. C'est très commode!)

On a lu aujourd'hui à l'assemblée nationale, le projet de constitution. Je n'en suis pas trop content. Et pourtant j'ai entendu le citoyen de Larcy s'écrier comme Arnal, après cette lecture: — Je voudrais bien m'en aller!

Et il faisait la grimace.

Fouyou. — Je m'embête. Et toi, Cagouillard?

Cagouillard. — Moi, je commence à rager furieusement.

Fouyou. — Pourquoi donc que tu rages?

Cagouillard. — J'en sais rien. Et toi?

Fouyou. — T'es un serein et un melon. Je parie que t'as pas le sou?

Cagouillard. — Parbleu! c'est bêtise! Ous'que tu veux que je prenne du quibus?

Fouyou. — Eh ben! v'là pourquoi que je bisque.

Cagouillard. — Et moi aussi.

Fouyou. — Vive tout d'même la République!

Il est constaté, et je reconstate, dans mon propre intérêt, que je suis cent fois plus célèbre que le citoyen Marrast et que le citoyen Jules Favre. L'empereur de Russie, lui-même, tout cosaque qu'il est, rend hommage au gamin de Paris.

Faut-il que je m'en flatte?... Il n'y a vraiment pas de quoi!

Pétition des citoyens voleurs à l'assemblée nationale.

La pétition suivante a été remise aujourd'hui

entre les mains de M^e B..., au moment où il se rendait à la chambre:

Citoyens représentans,

Une classe intéressante de la société s'adresse à votre délicatesse et à votre impartialité pour obtenir la répression d'un abus qui s'est introduit dans le langage des journaux et qui porterait atteinte à notre honneur. A notre honneur, oui, citoyens représentans.

Sans vouloir, comme Vidocq, nous comparer à Jésus-Christ, nous avons la prétention de ne point passer pour plus mauvais que nous ne sommes: c'est pourquoi nous réclamons contre l'épithète injurieuse dont on voudrait souiller notre réputation.

Que sont les industriels?

Que sommes-nous?

Il y a certainement des industriels qui restent toute leur vie dans la catégorie des sinvies (dupes); mais ce n'est pas à ceux-là qu'on nous compare. Or, nous leur ressemblons plus souvent qu'aux autres.

Que sont les autres?

L'industriel (pris en mauvaise part), se dit au moins une fois en sa vie: Quel est le moyen le plus sûr et le plus prompt de m'enrichir? S'il croit avoir trouvé son affaire, il songe alors à la loi. La loi lui donne la mesure et les limites du juste et de l'injuste; elle lui apprend quand et comment on peut nuire à autrui en restant honnête homme.

La conscience ainsi codifiée, l'industriel marche au grand jour, opère à la Bourse, fait la place, s'affiche à tous les coins de rue, vole à la face du ciel.

Quant à nous, citoyens représentans, nous nous proposons la même fin; mais de pareils moyens nous répugnent. Nous lisons aussi le Code mais c'est simplement pour nous délasser de nos travaux en étudiant les chances de notre destinée. Il n'y a chez nous rien qui ne soit coupable; nous nous reconnaissons criminels du but aux moyens, et c'est en cela que nous sommes supérieurs aux industriels: nous sommes, nous, de francs gueux; ils ne sont, eux, que des gueux hypocrites.

O législateurs! ils se cuirassent de vos œuvres, afin de vivre dans l'impunité.

Nous marchons, nous, sans bouclier, sachant bien que

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Industriels, vous êtes des lâches!

En conséquence, citoyens représentans, ne pouvant nous adresser directement à la justice (vous savez peut-être pourquoi), nous vous prions:

1° De faire un décret de réhabilitation en notre faveur;

2° De faire afficher, au nom de la République, de justes définitions des mots voleur et industriel;

3° De servir d'intermédiaire entre nous et le parquet, si nous avions à porter plainte au sujet des outrages dont on nous abreuve.

Quelle heure est-il, s'il vous plaît?

Cette dernière phrase surprit M^e B... Il porta la main à sa poche: plus de montre.

Au moins, se dit-il, le pétitionnaire ne m'a volé que cent francs, et je puis le faire arrêter: Je le reconnaitrais entre mille; tandis que N.... et M...., qui m'ont volé 100,000 fr., les mangent à ma barbe, et je les salue: ce sont des industriels.

Et il déposa la pétition sur le bureau.

(Communiqué.)

Recrut pousse à l'accroissement de la population.

CLUB DES FEMMES BIEN SENTANTES.

Séance du 14 juin

Rodogune, présidente citoyenne. — Je vais d'abord me voiler la face: c'est un devoir qui m'est imposé par la pudeur, car je dois vous entretenir de ces choses qui... vous touchent... de si près. (Elle se met les cinq doigts sur le visage et rougit).

Ceci posé, je poursuis. Depuis la révolution, rien ne fonctionne plus, bien des affaires restent pendantes, c'est pourquoi l'on ne se marie guères. Il faut faire cesser cet état de choses. Quant aux mariages, cela nous regarde, avisons.

Une voix de vierge. — Avisons.

Rodogune. — J'ai avisé.

Voix de fille. — La présidente a avisé.

Rodogune. — J'irai trouver le ministre de l'intérieur; e lui dira en votre nom...

Voix de veuves. — En notre nom.

Rodogune. — Que la République doit s'intéresser vivement à la propagation de la progéniture, et par conséquent qu'elle doit pousser à la roue du mariage.

Une veuve. — Bon! v'là qu'est bon!

Rodogune. — Vierges et femmes éprouvées, rougissez.

Le club rougit.

Rodogune. — Il faut, à cet effet, ferai-je au citoyen Recrut, déposer un projet de décret sur la garde nationale mobile. Un des articles sera ainsi conçu:

« Autoriser la mobilisation de 20 hommes par 100 célibataires de 20 à 35 ans. Ces hommes resteront provisoirement dans leur domicile et seront seulement assujétis à des exercices. »

Une jeune fille. — A quels exercices?

Une veuve mûre. — Qui est-ce qui les passera en revue?

Rodogune. — Vous comprenez, citoyennes, que le célibat exposant ces messieurs à servir leur patrie, ils préféreront servir leurs femmes. Ainsi, entre le mariage et le service militaire, leur cœur inclinera vers le premier, et ils reconnaitront que l'hymen est un nœud charmant.

Une veuve. — C'est quelquefois un nœud dur.

Une jeune fille. — Quelquefois un nœud coulant.

Rodogune (vivement). — Comment l'entendez-vous?

La jeune fille. — C'est le nœud de la corde qu'on se met au cou.

Rodogune. — La majorité pense-t-elle que l'hymen soit un nœud charmant?

La majorité. — Un nœud charmant.

Rodogune. — La majorité trouve-t-elle mon expédient excellent?

Rodogune. — Suiflé, ficelé, chouette, fadard!... Adopté. Nous irons en corps chez Recrut.

La Vierge. — Encore; mais nous n'y sommes jamais allées.

Rodogune. — Ce moment est solennel; le calembourg est procrit. Que les citoyennes qui adoptent ma proposition lèvent la main.

(Ces dames lèvent la main comme un seul homme.)

Rodogune. — Que celles qui demandent la clôture lèvent la main. (Même jeu.)

Rodogune. — Alors, levez le pied.

Les citoyennes se lèvent et s'apprêtent à sortir, lorsque la présidente sonne: Citoyennes dit-elle, j'oubliais une convenance à laquelle il est bon de se soumettre. Les débats qui viennent de se fermer étaient fort... enfin, notre délicatesse féminine a dû en être blessée. En conséquence, je vous invite à vous rasseoir et à rougir trois fois.

Le club rougit trois fois.

La vierge, qui n'a rien compris, ne rougit pas du tout.

On se sépare aux cris de: Vive la République démocratique et prolifique!

Le 16 juin, Recrut déposait le projet de loi.

UN INDISCRET.

Le gérant responsable: LARDET.

Office central pour la vente des Journaux rue du Cadran, 24. Les administrations de journaux trouveront une économie certaine dans cette centralisation de la publicité.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.